

réfléchir. L'exempt Postel, — une belle tête! — (je te la montrerai un jour, j'irai la chercher) nous cria alors :

— Qui de vous est Cartouche ?

— Moi !... Moi !... Moi !... répondîmes-nous d'une seule voix.

— Et j'ajoutai :

— Nous sommes tous Cartouche.

— Ne vous fiez pas de moi, je suis le plus fort ; je puis vous fusiller comme des chiens, mais je préfère vous réserver à la justice qui vous fera parler.

— Ce Postel, daron, est très intelligent...

— Eh bien, apporte-moi sa tête.

— J'en avais grande envie, mais il avait derrière lui une douzaine de mousquetons et j'ajournai mes desseins.

— L'exempt reprit en s'adressant à Simon :

— Avance, toi.

— Simon obéit.

— Dépose tes armes.

— Les voilà, dit Simon en jetant ses pistolets. Ils me gênaient.

— Quatre hommes ! commanda l'exempt. Deux devant et deux derrière.

Les archers se placèrent dans l'ordre indiqué et Postel ajouta :

— Partez !

— Puis, s'adressant à moi :

— À ton tour ; tes armes...

— J'obéis également et, comme Simon, je fus emmené entre quatre archers. Même cérémonie eut lieu pour le troisième "façandé". L'exempt Postel ferma la marche. Nous étions partis tous trois par escouade séparée et nous nous trouvâmes réunis à la petite porte par laquelle nous nous étions introduits dans l'hôtel. Je n'aurais pas entendu Postel le dire, je l'aurais deviné : il y avait une trop grande foule de badauds dans la rue des Petits-Augustins. On entendait de ce côté un grondement d'où perçaient les cris de : A bas la mouche ! De l'autre côté de l'hôtel, malgré la bataille qui y avait été livrée, il y avait moins de monde.

— Les archers, descendus près de la porte avec Simon, avaient prétendu lui lier les mains, mais il leur avait dit : " Vous n'êtes que quatre. Prenez garde. " Ils n'osèrent engager la lutte avant la permission de leur chef.

— Tout en descendant avec ma pousse, je dis à ceux qui marchaient devant moi :

— Combien gagnez-vous pour vous faire casser les reins ?

— L'un d'eux se retourna et me dit :

— Nous aurons une récompense.

— Le public est là pour vous la donner, répliquais-je. Vous ne tenez pas Cartouche.

Puis le troisième prisonnier nous rejoignit, et Postel écarta la porte démantibulée. Alors, daron, ce qui se passa fera la consolation de mes vieux jours, j'en rirai encore à la potence. Il finissait sombre, il n'y avait pas devant nous plus de vingt personnes que l'on apercevait confusément :

— Le premier qui bouge et qui tente de fuir est mort ! crie Postel.

— Simon donna aux archers qui le précédaient une poussée terrible qui les envoya rouler à dix pas... Nous en fîmes autant, avec un succès relatif. Aux jurons des housoulés, les badauds répondirent par des cris menaçants qui, en quelques secondes, firent accourir une multitude.

— Que faire des mousquetons ? Il fallait lutter corps à corps. Un coup de sabre m'effleura l'épaule, mais ce fut tout. En nous colletant, nous arrivions dans la foule, qui se mit à taper sur les gens du Châtelet... puis à envahir l'hôtel... Nous saurons ce soir la suite de l'aventure.

— La suite, fit Labranche, elle est facile à imaginer. Jusqu'après minuit le peuple est resté dans la rue des Petits-Augustins. Le Châtelet a envoyé des renforts pour reprendre l'hôtel où plus d'un amateur nous avait succédé. Il y a eu un tumulte affreux... Tous les bourgeois étaient aux fenêtres, où l'on voyait les peignoirs et les camisoles blanches des femmes. Les uns applaudissaient, comme à la comédie, les autres sifflaient. J'allais sortir de l'hôtel de Boufflers ; j'entendais des voix crier : — Il y a des morts dans l'hôtel ; qu'ils sortent donc les morts !...

— Un moment on crut sans doute que la police allait sortir les cadavres et il y eut une poussée. J'en profitai et m'élançai dans la rue...

— Il y en avait des morts, dit Batagny. Et nous y avons laissé des nôtres...

— Bast ! fit le daron. Mais enfin toi, Labranche, quand nous nous sommes quittés, qu'es-tu devenu ?

— Je suis resté.

— Où cela ?

— Dans le grenier et, deux heures plus tard, me retrouvant au jour, je fus épouvanté, j'étais couvert de sang... dans un état !...

— Je crois bien, fit le daron avec son mauvais sourire. Tu n'as pas dû avoir beaucoup d'agrément.

— Pas trop. Tu ris ?...

Ce mot fit faire la grimace à Labranche et mit les autres bandits en gaieté. Mignot le "pioller" renouvela les bouteilles et Cartouche à son tour raconta les aventures que vous savez.

XV

LE LENDEMAIN DE LA BATAILLE.

Les bandits ne sortent que la nuit ; le jour, ils dorment. Cartouche n'apprit que dans la soirée le bruit énorme qu'avaient fait dans Paris ses exploits de la veille. On ne s'entretenait que de cela, pour en rire et aussi pour se plaindre de la police qui laissait Paris à la merci des malfaiteurs. D'Argenson recevait de tous côtés les lettres les moins flatteuses. Dans la même soirée plusieurs passants avaient été attaqués sur différents points de Paris, et les quartiers excentriques n'étaient pas encore les plus dangereux.

L'audace des bandits ne connaissait plus de bornes. Ils dévalisaient et assommaient un homme à cent pas d'un poste de police ou d'une patrouille du guet. Aux cris de la victime le guet s'empressait de prendre une direction opposée à celle de l'endroit où se commettait un crime. Le nom seul de Cartouche suffisait à mettre la police en fuite et la bataille des Petits-Augustins était sans précédent.

Malheureusement elle n'accrut point le prestige de la mouche... au contraire. Les Parisiens crièrent contre elle plus que jamais. Ils prétendirent qu'elle était de connivence avec les voleurs ; on accusa même le Régent de faire piller Paris pour remplir la caisse du gouvernement.

L'accusation de connivence, nous le verrons, ne tarda point à être bien fondée. Quant au Régent, il dut bientôt s'occuper sérieusement de Cartouche qui s'occupait trop de lui. En attendant, il en riait.

Le Grand-Châtelet, altéré de vengeance, prit des mesures. Il